

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Prix Wepler-Fondation La Poste 2020

GRÉGORY LE FLOCH,
De parcourir le monde et d'y rôder,
Christian Bourgois éditeur

Mention spéciale du jury 2020

MURIEL PIC,
Affranchissements,
Seuil

WEPLER

fondation
D'ENTREPRISE



Sommaire

Dossier :

Les lauréats de la 23^e édition du prix
Wepler-Fondation La Poste

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Grégory Le Floch
- 05. Extraits choisis - « De parcourir le monde et d'y rôder » et discours de réception
- 08. « Affranchissements » de Muriel Pic et discours de réception
- 11. « Ces excellents Français » de Anne Wachsmann
- 13. Dernières parutions
- 15. Agenda



Édito

Les lauréats de la 23e édition du prix Wepler-Fondation La Poste

Nathalie Jungerman

Le jury de la 23e édition du Wepler-Fondation La Poste, présidé par Marie-Rose Guarnieri, a attribué le prix à Gregory Le Floch, pour son roman *De parcourir le monde et d'y rôder*, paru chez Christian Bourgois, et la mention spéciale à Muriel Pic, pour *Affranchissements*, publié aux éditions du Seuil. Douze romans de la rentrée littéraire étaient en lice. La soirée de remise prévue le 2 novembre à la brasserie Wepler n'ayant pu avoir lieu, l'événement a été célébré en comité restreint et enregistré. La Librairie des Abbesses, la brasserie Wepler, la Fondation La Poste et les membres du jury dévoilent aujourd'hui, lundi 23 novembre, les lauréats 2020.

Docteur de l'École des hautes études en sciences sociales, Muriel Pic enseigne à l'Université de Berne. Écrivain, critique littéraire et traductrice de l'allemand, elle est aussi collagiste et vidéaste. Après deux essais – l'un consacré au désir chez Pierre Jean Jouve, l'autre à W.G. Sebald – et un ensemble de poèmes intitulé *Élégies documentaires*, elle publie un récit singulier où s'entremêlent poésie et archives familiales.

Dans son deuxième roman – le premier, *Dans la forêt du hameau de Hardt*, est sorti en 2019 aux éditions de l'Ogre –, Grégory Le Floch met en scène un personnage qui tente, non sans frénésie, d'identifier une chose ramassée sur le trottoir. Guidé par la nécessité de donner un sens à ce qu'il a trouvé, le narrateur interroge des passants, erre dans la ville et décide d'obtenir des réponses. Chaque nouvelle rencontre, toujours plus extravagante et fantasque, lui offre une interprétation différente et le conduit à voyager, à *parcourir le monde*, à s'installer, puis à repartir pour d'autres aventures... Un texte où l'humour et l'absurde se mêlent à une étrange mélancolie. Entretien avec Grégory Le Floch.

Entretien avec Grégory Le Floch

Prix Wepler-Fondation La Poste 2020

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Pour votre deuxième roman, intitulé *De parcourir le monde et d'y rôder*, publié chez Christian Bourgois, vous avez reçu le prix Wepler-Fondation La Poste. Que représente pour vous cette distinction littéraire ?

Grégory Le Floch C'est une grande joie, un grand honneur. Recevoir un prix, c'est comme une porte qui s'ouvre sur un monde où l'on nous dit : « Viens, entre. Tu as ta place ici ! Tu as bien fait de persévérer ». Parce que, quand on écrit, on est toujours à deux doigts d'abandonner et de mettre tous nos cahiers à la poubelle, le prix Wepler-Fondation La Poste m'encourage à continuer.

Le roman s'articule autour d'un personnage principal – le narrateur – qui, après avoir ramassé sur le trottoir une chose non identifiée, tente de retrouver son propriétaire et de lui donner un sens. Cette quête le conduit à voyager et à croiser différents personnages, tous plus ou moins étranges. Comment vous est venue l'idée de cette histoire où l'humour, l'absurde et le surréel se mêlent à une mélancolie ?

G.L.F. Il me fallait un prétexte kafkaïen. Il y a les dilemmes cornéliens et, pour moi, les prétextes kafkaïens : un château que l'on voit (sans parvenir à y entrer), un procès qui menace (mais dont on ignore la cause). Cette première étincelle allume le roman et lance un mouvement d'une liberté totale : je peux tout dire, tout découvrir, tout tordre et faire grimacer. Cette chose trouvée sur le trottoir, je l'ai oubliée aussitôt écrite. Ce qui m'intéressait, c'était le monde que je créais et qui devait avoir les couleurs

exactes que je souhaitais : inquiétant, menaçant, fou, blanc et rose, baroque.

Est-ce que le roman s'est construit petit à petit, au cours du travail d'écriture, ou avez-vous, au préalable, élaboré un plan, une architecture ?

G.L.F. Je suis impatient. Je me jette dans tous les projets d'écriture qui me passent par la tête de peur qu'ils ne meurent faute de s'y être attelé trop tard. C'est ensuite, au bout d'un jour, d'une semaine ou d'un mois, que j'observe ce que j'ai écrit, je prends du recul pour savoir si ça a un quelconque intérêt et si c'est une machine qui est destinée à marcher. Je jette beaucoup. Pour ce roman, j'ai commencé à écrire une descente d'escalier, quatre à quatre, et un jet de personnage dans la rue, la chose est arrivée très vite. J'ai ensuite fait des plans au fur et à mesure que je construisais. C'est un peu casse-cou, on ne fait pas une cathédrale avec cette méthode. Mais une fois le texte ou une partie du texte écrit, je désosse, l'élague et je reconstruis. Les chapitres sautent, s'intervertissent, les personnages disparaissent, des épisodes changent radicalement de sens... Je fais un plan a posteriori.

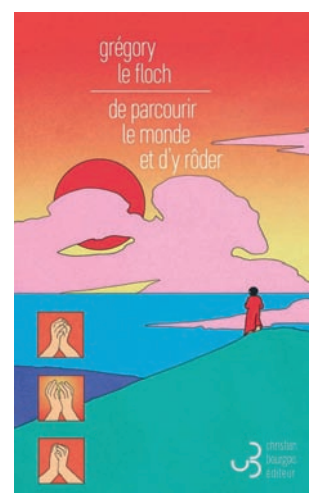
Chaque chapitre possède un titre significatif. Avez-vous trouvé l'intitulé de ces chapitres avant ou après avoir fini l'écriture du roman ?

G.L.F. Les titres viennent à la toute fin, dans une relecture en saccade du roman. Je voulais écrire une table des chapitres suffisamment belle pour qu'elle puisse se lire seule et susciter des images étonnantes par



Grégory Le Floch
© Arnaud Delrue / éd. Christian Bourgois

Né en 1986, Grégory Le Floch est l'auteur de *Dans la forêt du hameau de Hardt* (Éditions de l'Ogre, 2019), roman pour lequel il a reçu la Bourse de la découverte de la fondation Prince Pierre de Monaco. Il vit et travaille à Paris. *De parcourir le monde et d'y rôder* (Christian Bourgois, 2020), pour lequel il a reçu le prix Wepler-Fondation La Poste, est son deuxième roman.



Grégory Le Floch
De parcourir le monde et d'y rôder
Éditions Christian Bourgois, août 2020

Prix Wepler-Fondation La Poste 2020

leur confrontation.

Quelles sont vos sources d'inspiration littéraire ? La violence absurde et radicale de certaines scènes font penser à la tonalité du recueil *La Vie dans les plis* d'Henri Michaux, ou encore à « La Nuit des Bulgares » dans *Plume*. Notamment, le chapitre « Par la fenêtre du train » ou même l'« Avertissement »...

G.L.F. C'est fou comme on jette des humains par les fenêtres des trains en littérature. Les exemples sont nombreux et on ne cesse de m'en rapporter de nouveaux. Cela doit être un archétype à la Jung ou un complexe à la Freud, je ne sais pas. En tout cas, depuis l'invention du train, c'est en nous : on veut jeter des êtres vivants par la fenêtre d'un train. Dostoïevski jette un chien dans *L'Idiot*. Je me demande maintenant comment cette pulsion pouvait s'exprimer avant l'invention du train... La violence, je l'aime en littérature, et surtout chez des auteurs comme Branimir Šćepanović et Gabrielle Wittkop. C'est une violence primitive, esthétique et expéditive. Ce n'est pas la violence des films d'action, c'est la violence profonde des êtres, celle qui bave et suinte malgré nous et qui met mal à l'aise.

Vous évoquez l'écrivaine israélienne Orly Castel-Bloom dans un chapitre intitulé avec humour « Orly Castel-Bloom décolle ». Est-ce que ce sont ses récits-fictions qui ont inspiré les passages où il est question des villes israéliennes, Tel Aviv et Jérusalem, et d'un groupe de personnages qui projette de faire son Alyah ?

G.L.F. Bien sûr. Le sautillerment léger, comique et grave de mon narrateur vient de la façon dont Orly Castel-Bloom fait évoluer ses personnages. Ses romans sont sans psychologie et bruts, tout en étant aussi doux qu'une pâtisserie. C'est cela que j'admire. La partie juive de mon roman vient de mon amour pour la littérature juive en général. Il faut citer Yaakov Shabtai dont l'écriture est sublime et bien différente de la mienne. Et surtout Freud, à mon avis le grand romancier du XX^e siècle – car il faut lire ses récits d'analyse et ses textes sur le rêve comme des romans. À partir de ce moment-là, on n'écrit plus de la même façon.

Les personnages qui gravitent autour du narrateur ont des noms, contrairement au personnage principal. Pourquoi ce parti pris ?

G.L.F. Le personnage principal n'a pas de nom parce que je me suis rendu compte qu'il n'en

avait pas besoin. Un nom l'aurait enfermé, réduit. Nommer un personnage, c'est déjà lui créer un destin, et mon narrateur n'a pas de destin parce qu'il n'est personne. C'est un meuble, un trou, un rien du tout par lequel le roman s'écrit avec la plus grande liberté. Les autres personnages ont des noms qui n'en sont pas vraiment, ce sont des noms de clowns pour la plupart : la grande Shloma, la petite Shloma, Rha, Monsieur Sarabandhi, Katia qui ne peut être nommée sans son extension de beauté, Katia-la-Douce, Katia-la-Délicieuse... Eux sont des fonctions, les gros boutons d'une machine que le narrateur active les uns après les autres pour qu'un nouveau phénomène se passe dans le roman – ou les touches colorées d'un xylophone pour enfant sur lesquelles ont tape à l'aveugle. J'aurais pu les appeler Jaune, Bleu, Vert, Violet. Je fuis donc des personnages à psychologie réaliste et humaine. J'y viendrais peut-être un jour, qui sait ?

Le roman commence par un « Avertissement » qui donne le ton et que l'on imagine dédié au lecteur, comme le sont les notes de bas de pages dont la première débute par ces mots : « J'ai bien conscience de l'impolitesse qu'il y a à interrompre un récit à peine commencé – d'autant plus que, par cette note, je ne compte pas apporter d'éléments nécessaires à sa compréhension ou à son développement – si bien qu'il serait plus judicieux pour le lecteur de l'ignorer ou de passer outre. » L'auteur/narrateur, à l'instar de Diderot dans *Jacques le Fataliste*, (et bien que le statut du narrateur dans ce roman de Diderot soit plus complexe) se réclame d'une certaine vraisemblance et joue avec le lecteur...

G.L.F. On sent que le narrateur du récit et celui des notes sont différents. Sont-ils deux personnes distinctes ? C'est possible. C'est aussi le ton sérieux et universitaire, le ton d'un écrivain d'essai qu'impose la rédaction des notes qui change le narrateur. Changez le ton, changez la langue, et vous changez la personnalité d'un homme et sa façon de voir le monde. Si le narrateur des notes paraît plus académique, j'imagine qu'il n'en paraît pas moins étrange. Son ton aggrave peut-être son cas car la folie est d'autant plus visible chez celui qui respecte les normes que chez celui qui erre comme le narrateur du récit auquel on passe bon nombre d'excentricités.

L'utilisation des notes de bas de page casse la linéarité de la narration. Les notes prennent de plus en plus d'importance jusqu'à devenir l'essentiel du récit à la toute fin...

Parlez-nous de ce choix de structure narrative...

G.L.F. J'ai lu *L'Infinie Comédie* de David Foster Wallace et j'ai été ébloui par ses centaines de notes. J'ai compris que la note pouvait être un ressort narratif important et une façon de décaler à la fois la lecture et le lecteur, à l'image du monde décalé que j'ai créé. D'ordinaire, les notes sont annexes et explicatives, ici j'en ai fait un élément central et narratif. Celui qui saute une note se prive d'un maillon du récit. Plus le roman progresse, plus les notes grossissent et envahissent matériellement les pages. Il y a même des notes dans les notes. Le texte tourbillonne, s'engendre lui-même, se retourne sur lui-même, se cabre comme un cheval qui veut se mordre la queue quand une mouche l'a piqué. Si j'avais pu écrire à l'envers, je l'aurais fait. L'accroissement des notes au fil du texte mime quelque chose : c'est l'inquiétante étrangeté du monde qui se matérialise sous nos yeux.

Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?

G.L.F. C'est une mauvaise habitude. J'ai pris le pli depuis l'enfance. Je continue. Cela ne rend pas particulièrement heureux. Lire rend heureux. Mais écrire a le mérite d'épaissir la vie dans mon cas. Peut-être qu'un jour je n'écirai plus du tout, j'espère alors que ce sera faute d'envie et non par incapacité. Si c'est ce dernier cas, je serai très malheureux.

Extraits choisis

De parcourir le monde et d'y rôder
de Grégory Le Floch

© Christian Bourgois

Avertissement

Je savais que la hauteur à laquelle je vivais – le huitième étage – conjuguée au bruit infernal de la circulation dans l'avenue empêchait toute voix humaine isolée de monter jusque chez moi – et inversement de descendre de chez moi jusque dans la rue, comme j'en avais fait l'expérience, quelques jours plus tôt, en insultant les passants de ma fenêtre sans qu'aucun d'entre eux ne daigne lever la tête et prêter attention aux efforts considérables et insensés que je déployais et qui m'avaient cloué au lit presque sans vie et le corps dévoré par la fièvre, le soir qui avait suivi –, et pourtant j'ai cru entendre quelqu'un hurler mon nom, puis un « Eh ! », ou un « Oh ! », qui m'a fait bondir et dévaler les huit étages de la tour, incapable de dire si j'allais étrangler ou embrasser celui qui m'avait appelé, et j'ai dévalé les marches, excité comme un chien à qui l'on a lancé une balle, je suis arrivé sur le trottoir brûlant, cherchant parmi ceux qui s'y trouvaient celui qui avait bien pu m'appeler, quand une femme sans nez est passée devant moi. Je l'ai suivie sur le trottoir, marchant à côté d'elle, fasciné par ces deux trous béants qui s'aplatissaient sur sa face ridée et sans relief, par ces deux grottes sombres que le soleil détestable en ce mois d'août, qui me cuisait les bras et la nuque – mais surtout les bras et le dos des mains –, ne parvenait pas à éclairer comme s'il avait pitié d'elle et refusait, par amour, de révéler aux yeux trop curieux des passants l'intimité grouillante et moite qui s'y dissimulait. J'ai voulu l'arrêter pour lui dire combien j'étais jaloux de sa complicité avec le soleil et combien j'aurais aimé, moi aussi, qu'il me protège avec autant de précaution. Mais je lui ai lancé de loin et sur un ton de reproche :

— Salope ! Et je lui ai craché au visage.

J'ai trouvé la chose

Je marchais sur le trottoir, donc, empêché par la foule d'avancer, quand une chose au sol a attiré mon regard. Je me suis penché, ai ramassé cette chose et l'ai approchée de mes yeux pour l'examiner. Mon cœur battait fort de ne pas savoir ce que je venais de découvrir et qui ressemblait – sans l'être – à une sorte de pièce de monnaie, molle et irrégulière, ou plutôt à un petit organe de souris, comme un estomac ou une rate. Je me suis dit que cette chose devait être un objet de valeur, un objet important, qu'un passant – pour tout un tas de raisons – venait de faire tomber de sa poche, et j'ai aussitôt arrêté la femme qui marchait devant moi pour lui montrer l'intérieur de mes mains.

— C'est à vous ? Mais la femme ne m'a ni répondu ni regardé et, tout en s'écartant, elle a accéléré le pas pour s'éloigner ¹.

J'ai observé la chose dans mes mains, presque idiot, le regard fixe, avant d'arrêter un autre passant.

— C'est à vous ? Mais, comme la femme, l'homme s'est enfui, sans un mot ni un coup d'œil. Immobile au milieu du trottoir, gênant malgré moi le passage, j'ai embrassé la rue d'un regard circulaire, à moins que ce ne soit l'avenue ou le boulevard, car dans ce quartier que j'habitais, il existait, réunis comme en un troupeau de moutons dont on ne parviendrait pas à reconnaître chaque bête si d'aventure elles nous étaient présentées une par une, une rue, une place, un boulevard, une impasse ainsi qu'une avenue portant tous le même nom, un nom absurde, sans fondement, un nom incompréhensible, comme tombé du ciel : Job. Cette homonymie avait pour conséquence de faire de mon quartier un labyrinthe. Ce n'est pas seulement que je confondais les

noms et disais, pensais ou écrivais – j'écrivais peu de toute façon – rue Job en lieu et place de boulevard Job, mais c'est qu'entre toutes ces voies j'étais bien incapable de dire laquelle possédait une boîte aux lettres, laquelle descendait vers la gare, ou encore laquelle longeait le supermarché où je travaillais. Et chaque jour, je me perdais, n'apprenant rien de mes erreurs, échouant toujours là où je ne le voulais pas, ne comprenant rien ni au tracé ni à l'entremêlement de ces voies qui, dans mon esprit, parfois, ne cessaient de se croiser quand, de toute évidence et à d'autres moments, elles refusaient, le plus souvent, de donner l'une sur l'autre. Cette confusion, à force d'habitude, était devenue ma façon de vivre. Et pourtant, alors que tout semblait indiquer que la chose que je venais de ramasser avait été jetée là, fortuitement, faute d'avoir trouvé une poubelle à proximité, comme si le regard en forme de cercle que j'avais dirigé sur la rue avait accroché à son passage une révélation, s'est imposée ce jour-là à moi l'idée qu'une obligation morale – émanant de la chose, ou de moi-même, ou possiblement d'ailleurs – m'imposait très impérieusement de restituer cette même chose à son propriétaire, sans quoi 1/ je ne serais plus un homme, 2/ le monde ne serait plus le monde, et finalement 3/ il ne me resterait plus qu'à retourner chez moi pour sauter du haut du huitième étage.

1. J'ai bien conscience de l'impolitesse qu'il y a à interrompre un récit à peine commencé – d'autant plus que, par cette note, je ne compte pas apporter d'éléments nécessaires à sa compréhension ou à son développement –, si bien qu'il serait peut-être plus judicieux pour le lecteur de l'ignorer et de passer outre. Mais il me semble capital que soit formulée ici et de façon catégorique l'impardonnable culpabilité de cette femme qui, me voyant les mains tendues vers elle, n'a pas jugé bon de me répondre et, quand bien même elle n'aurait pas su, à l'instar de beaucoup d'autres dans la suite de mon récit, identifier la nature exacte de cette chose, elle aurait moralement dû me répondre, ne serait-ce que par un mot, et quand bien même elle n'aurait pas su lequel, elle n'avait qu'à en prononcer un, au hasard, plutôt que de m'infliger le silence et l'indifférence, car, en ne répondant rien et en ne me regardant pas, elle a ouvert en moi une faille, une béance qu'un humain ne devrait jamais ouvrir chez un autre humain, au risque d'en faire un monstre.

J'ai interrogé une dizaine de personnes, n'arrivant pour aucune d'entre elles à les intéresser à ce que je leur montrais, trouvant toutefois du réconfort dans l'idée que, si cette chose leur avait appartenu, elles l'auraient au moins reconnue et ne m'auraient pas ignoré. Mais l'indifférence des piétons a commencé à provoquer en moi une de ces crises qui, lorsqu'elles me prenaient tout en haut de ma tour, me faisaient dévaler les huit étages pour me jeter dans la foule, à la recherche d'un individu, mâle ou femelle – peu importe –, avec lequel je pourrais, en discutant, débattant, raisonnant, faire passer la crise, car ce n'est qu'en me frottant aux autres, en me vidant d'un excès de mots, que je suis toujours parvenu à m'en défaire. Mais il est illusoire de croire qu'une seule personne en soit capable et, bien que les journaux et les magazines crient à l'exceptionnalité de chacun, j'ai pu vérifier par moi-même que cette soupe-là n'était que de la foutaise, que les êtres sont souvent décevants et impuissants et qu'il faut bien une dizaine, et parfois même une vingtaine de personnes, pour réussir à éradiquer la crise, qui, ce jour-là, sans ces dix à vingt personnes auxquelles je me suis accroché, rebondissant de l'une à l'autre, m'aurait fait remonter mes huit étages pour, à cette occasion-ci encore, me jeter par la fenêtre ².

Christian Bourgois éditeur
<https://bourgoisediteur.fr>

Discours de réception

Grégory Le Floch

23 novembre 2020

J'ignore si vous saviez que nous avons tous, vous comme moi, en tant que mammifère, quelque part, situé au fond du nez et plus précisément dans les fosses nasales, un organe en forme de tube et de la taille d'un petit pois coupé en deux, que l'on appelle l'organe de Jacobson. Chez les autres mammifères, cet organe fonctionne à plein régime et permet de capter à plusieurs kilomètres de distance des messages sous la forme de phéromones envoyés par d'autres mammifères. Mais notre organe de Jacobson à nous, êtres humains, ne fonctionne plus depuis longtemps. Selon les scientifiques, il serait atrophié et resterait là, en boule dans notre nez, comme un reliquat gênant de l'évolution. Je ne peux que vous engager à chercher dans un livre un peu spécialisé des photos de dissection exposant cet organe à la lumière du jour. Il n'y a rien de plus émouvant que de trouver au fond de nous un contemporain, aussi petit soit-il, des mammoths.

Néanmoins, s'affranchissant de la doxa scientifique, des chercheurs ont affirmé que l'organe de Jacobson est encore fonctionnel chez l'homme et que la science d'aujourd'hui a sous-estimé son incidence, notamment sur la maladie d'Alzheimer, le choix d'un partenaire sexuel ou encore le lien entre une mère et son bébé.

J'affirme, moi, – et je prends à témoin les membres du jury du Prix Wepler –, que l'organe de Jacobson n'est ni atrophié, ni obturé, et qu'il a dans notre corps une haute fonction littéraire. Il suffirait d'un simple petit examen auquel se prêterait volontiers les membres du jury pour constater que cet organe est bien plus gros qu'on ne le pense. Mon intuition est la suivante : plus on lit, plus l'organe grossit et se développe pour quitter son atrophie séculaire. Une fois sa taille normale retrouvée grâce à une fréquentation assidue des livres, les capteurs sont à nouveau en éveil et prêts à dénicher la littérature partout où elle se trouve. L'organe de Jacobson est donc particulièrement développé chez les lecteurs, qui communiquent entre eux et par son biais d'une façon parfois bien plus subtile qu'avec les mots.

Je ne peux donc que saluer la remarquable vigueur des organes de Jacobson des membres du Jury, remercier particulièrement Marie-Rose Guarnieri, dont la librairie œuvre pour la bonne santé de tous, ainsi que Clément Ribes, mon fabuleux éditeur – qui a du nez –, et enfin Noémie Sauvage et Joanie Soulié, les deux fées qui m'accompagnent à chaque instant depuis la sortie du roman.

Prix

WEPLER Fondation LA POSTE 2020

Sélection

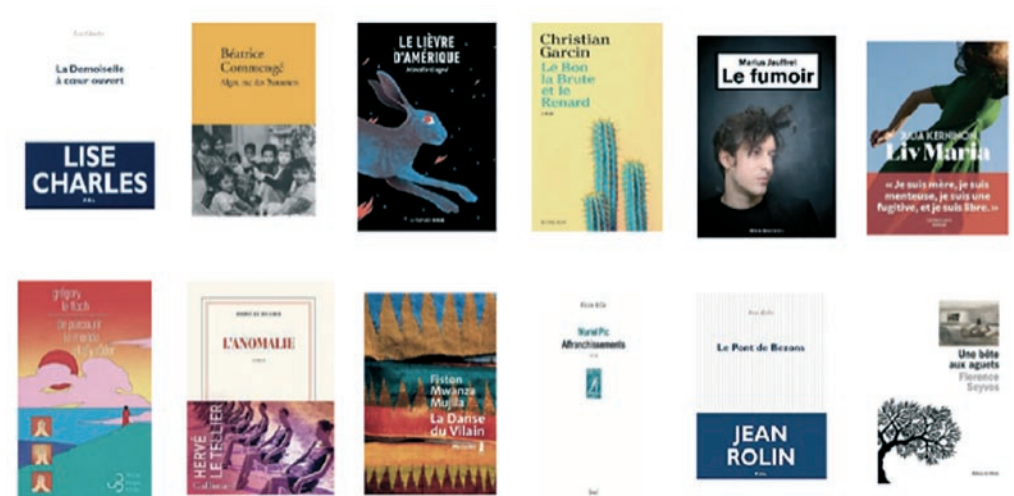
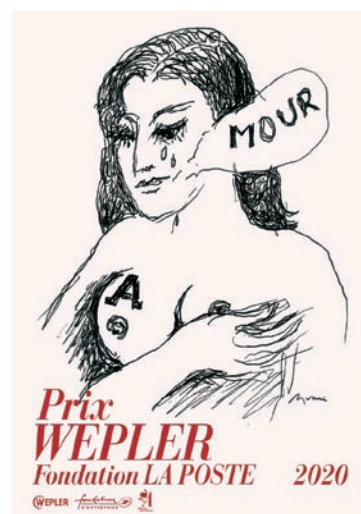
Lise Charles, *La Demoiselle à cœur ouvert*, P.O.L
 Béatrice Commengé, *Alger, rue des Bananiers*, Verdier
 Mireille Gagné, *Le Lièvre d'Amérique*, La Peuplade
 Christian Garcin, *Le Bon, La Brute et le Renard*, Actes Sud
 Marius Jauffret, *Le Fumoir*, Éditions Anne Carrière
 Julia Kerninon, *Liv Maria*, L'Iconoclaste
 Grégory Le Floch, *De parcourir le monde et d'y rôder*,
 Christian Bourgois éditeur
 Hervé Le Tellier, *L'Anomalie*, Gallimard
 Fiston Mwanza Mujila, *La Danse du Vilain*, Métailié
 Muriel Pic, *Affranchissements*, Seuil
 Jean Rolin, *Le Pont de Bezons*, P.O.L
 Florence Seyvos, *Une bête aux aguets*, Éditions de l'Olivier

Lecture audio par Gabriel Dufay du début des douze livres

<https://soundcloud.com/user-275055616>

Portraits des douze écrivains sélectionnés

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-2020-portraits-des-ecrivains-en-lice>



Muriel Pic

Affranchissements

Mention spéciale du jury 2020

Par Corinne Amar



« Comme beaucoup d'enfants, j'ai commencé à conserver des timbres découpés sur des enveloppes et des cartes postales, tout un paquet d'images miniatures sans valeur, un trésor de rien du tout. Sans doute cette passion se serait vite essoufflée et ma collection serait restée au point mort si Jim n'avait décidé de m'aider à l'entretenir. Il m'envoyait chaque

mois de Londres quelques timbres parmi les dernières parutions britanniques, et je les attendais avec émerveillement. On ne se voyait pas souvent, peut-être une ou deux fois par an (...) »

Nous sommes dans l'histoire, le ton est donné, les personnages sont campés. Un jour de mars 2001, Oncle Jimmy est retrouvé mort dans une forêt au nord de Londres. L'auteure raconte dans ce récit à facettes multiples ce que fut l'existence de son grand-oncle anglais, né en 1923, à Menton, à l'Hôtel Bellevue que ses parents possédaient – du temps de sa gloire puis, de sa ruine ; Jim, devenu horticulteur à l'université de Londres, philatéliste, homme demeuré secret, avec une passion pour les timbres qui n'avait d'égale que celle pour les fleurs.

C'est l'histoire de cet homme dont la colonne vertébrale, sous l'effet d'une tuberculose osseuse attrapée enfant, l'avait, petit à petit, rendu bossu ; c'est le souvenir resurgi d'une relation tissée, subtile, avec sa petite-nièce à qui il avait voulu transmettre un peu de cette passion de la philatélie. Pourtant, ça commence par une lecture, celle d'un poète américain. Et une date. « 2000. En ouvrant *Spring and All* de Williams Carlos Williams, j'ai tout de suite aimé son désordre, sa manière inhabituelle de mettre les choses ensemble. Il me suffit de parcourir une strophe quelques phrases, la table des matières, pour me sentir profondément liée à ce livre datant de 1923. » 1923, jour

de la naissance de Jim, et William Carlos Williams (1883-1963), poète, écrivain, critique, traducteur et médecin américain, référence majeure pour la narratrice. Quelques pages plus loin, c'est un long poème en anglais de plusieurs pages – aussitôt traduit – qui vient s'entremêler à cette lecture et nous invente Jim. *Jim rides faster / in London Town / he crosses Russel Square / in Bloomsbury / sometimes through the rain / sometimes with icy hands / always with the beat of freedom / in every fibre of his being. // Jim accélère / dans les rues de Londres / il croise Russel Square / à Bloomsbury / parfois sous la pluie / parfois les mains gelées / toujours avec le rythme battant de la liberté / dans chaque fibre de son être.*

Le jour de sa dernière rencontre avec Jim, alors qu'elle a rendez-vous avec lui dans un quartier de Londres, elle entre dans une librairie où elle achète un livre du poète William Carlos Williams, qui porte ce titre difficilement traduisible en français, *Spring and All*. Il fait beau dans Bloomsbury malgré l'averse, ce jour-là, « la température est fraîche, agréable », Jim porte son sempiternel imperméable, comme toujours trop grand – ça se voit aux manches – pour camoufler sa bosse. Il l'emmène dans un marché aux timbres. Elle veut lui donner ce livre qu'elle a acheté pour lui, et comme un acte manqué elle le garde pour elle – ultime signe d'une affinité tacite, trace ultime de leur dernier tête à tête.

« C'était un homme des réalités les plus simples, des faits les plus élémentaires, un anachorète en pleine métropole qui avait besoin de peu pour vivre, mais se renseignait sur tout, lisait énormément, surtout de la poésie américaine, un ermite qui connaissait les horaires des trains comme le calendrier des plantations. Il avait la main extrêmement verte. (...) dégagé de tout amour et de toute ambition, il touchait à une forme de liberté. Je l'imagine entre Saint-François d'Assise et Williams Carlos Williams, parlant avec les fleurs, voyageant avec les timbres. » La narratrice nous dit aussi qu'à cause de sa maladie, Jim passa une partie de sa jeunesse dans un sanatorium pour enfants en Suisse, que sa sensibilité, au contact de la nature, de la solitude, de la maladie, s'y est sûrement amplifiée, que ses parents sont morts tous les deux de la grippe espagnole. Plus loin, elle avoue ne pas savoir grand-chose de la vie de cet homme.

Des années après sa disparition, alors qu'elle retrouve cette collection de timbres dans un grenier en 2017, et ces « restes d'un monde en train de partir », Muriel Pic reconstitue et imagine la vie à partir des traces laissées – carnets, souvenirs, photographies, timbres, cartes postales, dessins, cartes à jouer, bouts de textes... Elle reconstitue et imagine des époques, des lieux traversés, des sensations.

Au cœur du récit, revient souvent l'idée d'affranchissement, titre donné au livre, comme le signe d'une fracture ouverte sur le visage d'un autre signe, métaphore postale de la liberté ou encore, du rôle joué par l'imagination dans sa construction. Jim, jardinier à l'Université de Londres, lecteur d'ouvrages d'horticulture, plantait des arbres fruitiers en suivant la méthode de l'affranchissement. *Affranchissements* ne peut pas ne pas faire penser, par sa construction, aux textes de l'écrivain essayiste allemand, W. G. Sebald (1944-2001), publiés aux éditions Actes Sud, et auxquels l'universitaire, critique et traductrice elle-même, a consacré un essai*. Prenons les plus connus, que ce soient *Émigrants* – où le portrait de ces personnages silencieux, déracinés, fantomatiques dont la vie avait été brisée par la séparation, la mort, le mal du pays ; *Les Anneaux de Saturne*, à la fois journal de voyage et fiction, autobiographie et encyclopédie ; *Austerlitz* – ultime roman de Sebald ou l'exil à nouveau et l'existence de Jacques Austerlitz, émigrant, déraciné, érudit souffrant dans sa mémoire ; autant de textes qui interrogent ces rendez-vous secrets dans le passé, dans ce qui a été et qui est déjà en grande partie effacé, en allant retrouver des lieux et des personnes qui, d'une certaine manière, gardent un lien avec nous... L'auteur mêlait l'investigation et la réminiscence, collectionnant les documents (les photographies, les journaux) et les témoignages, laissant, avec empathie, affleurer le souvenir. Comme Sebald, Muriel Pic entremêle digressions historiques, poétiques, photographies d'archives en noir et blanc, publiques ou personnelles. Une soixantaine d'illustrations viennent égrainer le dessin de cette figure idéalisée de Jim accolée à des lectures, des poésies en anglais aussitôt traduites ; documents photographiques issus des archives familiales, schémas tirés d'un ouvrage de botanique, un plan d'un jardin ou d'un hôtel, le dessin d'une fleur, une carte postale... Des chapitres par dates parcourent le récit, qui se suivent sans ordre apparent ; 1840, 1719, 1927, 1965, et nous emmènent avec elles dans leur logique qui n'en est pas une. La narratrice évoque à nouveau le poète William Carlos Williams et nous confie qu'elle écrit avec *Spring and All* ouvert devant elle. Dans le récit, apparaissent les rimes de Stéphane Mallarmé. Enchevêtrement volontaire d'une forme littéraire qui parfois nous échappe, mais que l'auteure justifie en évoquant une « divagation documentaire » ou un peu après, une « poésie documentaire », pour donner voix à son récit.

*Muriel Pic, *W. G. Sebald, L'image-papillon*, suivi de *W. G. Sebald : L'art de voler*, Éditions Les Presses du réel, 2009

L'écrivaine et critique littéraire, docteur de l'EHESS, professeur de littérature française à l'université de Berne, qui mène des recherches poétiques, critiques et plastiques, souvent fondées sur des archives, est aussi collagiste et vidéaste.

Elle rendait hommage déjà à Jim et à la philatélie dans une exposition au Centre International de Poésie, à Marseille, organisée autour de l'installation *Uncle Jimmy*, et intitulée « Désordres. Photomontages et collages, 2005-2017 » en juin 2018. Elle vient d'obtenir la mention spéciale du jury Wepler-Fondation La Poste 2020 pour *Affranchissements*.

Muriel Pic

Affranchissements

Éditions Seuil, coll Fiction & Cie, 288 p. 19 €.

Mention spéciale du jury 2020 du prix Wepler-Fondation La Poste

Discours de réception

Muriel Pic

23 novembre 2020

Recevoir aujourd'hui la mention spéciale du prix Wepler-Fondation La Poste est une distinction qui m'honore, me touche, et fait lever en moi un sentiment de reconnaissance que j'aimerais un instant avec vous méditer.

Chaque écrivain demande à être lu comme l'unique écrivain, sans exemple, porteur d'une expérience intérieure singulière, incomparable. La compétition n'est donc pas l'affaire de la littérature, pas davantage que la concurrence.

En revanche, la reconnaissance est directement liée à l'activité de l'écrivain, de l'artiste ou du savant. Ils en ont besoin à la manière de l'enfant, dont la plus grande joie est de prendre un autre à ses jeux imaginaires ; ils en ont besoin comme on a besoin de tomber amoureux : je ne te connais pas, mais je te reconnais. Je ne t'ai jamais vu, mais c'est toi, je le sais. La reconnaissance rend légitime des singu-

larités, des hasards, des coïncidences, elle nous fait sortir d'un système qui ne fonctionne que d'effacer cette surprise de ne pas être absolument seul. La littérature unit les hommes parce que la littérature aiguise notre faculté de reconnaissance, notre faculté de découvrir et d'échanger des ressemblances, de trouver des analogies, de mettre ensemble. Ceux qui reconnaissent et qui se reconnaissent gagnent en force et en vérité. Voilà pourquoi, pour gouverner, le tyran divise les hommes en leur imposant des identités qui les empêchent de se reconnaître entre eux. Voilà pourquoi, afin que le calme règne dans la Cité, Platon veut en exclure le poète qui a le pouvoir d'aiguiser en l'homme sa faculté de reconnaissance, faculté d'union et de révolte, qui puise à la mémoire et à l'imagination. Car la reconnaissance est à la fois un retour et un étonnement, un jalon posé et un déplacement. Si la reconnaissance nous conforte et nous reconforte, elle nous incite aussi à établir de nouveaux repères, à déplacer nos acquis, à nous orienter autrement, à changer nos points d'appuis.

Le mot métaphore désigne une figure de style qui associe deux images, c'est un trope qui trouve une proximité dans l'éloignement. La métaphore défait l'immobile, l'ouvre au mouvement, m'incite à fuir un style dès qu'il est reconnaissable. En grec, le mot **μεταφορά** (metaphora) veut dire transport.

Je me souviens être restée fascinée par ce mot écrit sur les flancs d'un camion dans une rue d'Athènes, tandis que les travailleurs déchargeaient, de bras en bras, des caisses d'oranges provenant des paysages bleus du Péloponnèse. Souvent, je reviens en rêve à cette rue de Trikoupi, dans le quartier anarchiste d'Exarchia, où une archéologie s'invente dans l'épaisseur des affiches et le palimpseste des slogans appelant les hommes à s'unir, se réunir, se connaître et se reconnaître.

Reconnaître, renaître, incorporer une part d'étrangeté dans ce qui est familier, accepter l'autre, s'unir partiellement à lui, le désirer, s'accoupler, s'exposer au transport. La reconnaissance n'est pas seulement un déjà-vu ou une hantise, ce n'est pas seulement une mémoire, c'est une imagination. C'est la faculté de mettre ensemble. À ce titre, tout entreprise litté-

raire est un acte de reconnaissance : reconnaissance d'une dette primordiale à l'égard de celui qui me fait exister parce qu'il me voit, me regarde, me lit, et, réciproquement, avoué de n'exister que par ceux que j'ai rencontrés, vus, regardés et lus auparavant. Car pour un écrivain, la reconnaissance veut dire que la solitude de la voix a été entendue et que la chaîne merveilleuse de la lecture fonctionne.

Bien sûr, le premier qui donne à l'écrivain une reconnaissance est l'éditeur. Le Seuil est une magnifique maison d'édition, dont j'admire les engagements à travers la personne d'Hugues Jallon. Bernard Comment est un éditeur admirable, écrivain lui-même, qui conseille et défend les auteurs et les livres qu'il choisit pour son inestimable collection Fiction & Cie. Ce qui est donc réellement magique lorsqu'un livre reçoit une distinction, je le découvre aujourd'hui, c'est que toute une maison d'édition est reconnue avec lui : ses équipes de direction, de réalisation éditoriale, de design, d'impression, de communication, et je pense en particulier à Géraldine Ghislain, Louise Rabès, Pierre Hild, Sophie Choissel, Juliette Plé et Manon Carré.

Je suis donc heureuse aujourd'hui que le jury du prix Wepler me donne la possibilité de remercier ceux qui ont fait exister ce livre, *Affranchissements*, et de remercier La Fondation la Poste et Marie-Rose Guarnieri de lui avoir attribuer une mention spéciale dont les termes sont l'excès, l'audace, l'érudition et l'inclassable. Autrement dit, un certain goût pour l'affranchissement.



Muriel Pic © Emmanuelle Marchadour

Anne Wachsmann

Ces excellents Français.

Une famille juive sous l'Occupation

Par Gaëlle Obiégly



Ce livre est étonnant. Il raconte la vie d'une famille juive à laquelle il n'est rien arrivé de tragique pendant la Seconde Guerre mondiale. L'auteure, Anne Wachsmann, qui est avocate, a étudié une masse de documents familiaux, principalement des cartes postales, pour en extraire un récit détaillé. À première vue, la

valeur historique de ces documents n'est pas flagrante. Ils vont pourtant nourrir un exposé profond sur la situation des juifs en France pendant l'Occupation. Les lectures d'Anne Wachsmann viennent, en effet, enrichir sa connaissance de ces années noires qu'elle découvre par le biais d'archives infra historiques. Elle enquête à partir de cela. Grâce à sa méthode, qu'elle explique dans les premières pages du livre, elle va relier ces traces affectives à l'Histoire. Concrètement, ce sont des cartes postales d'enfant, pleine de gaieté, de tendresse. Comment s'inscrivent-elles dans les horribles années où elles ont été envoyées ? Anne Wachsmann va les considérer à l'aune de connaissances historiques acquises au fil de son enquête. Elle n'interroge pas seulement son père, l'émetteur essentiel des cartes postales, mais aussi des documents administratifs, et des ouvrages d'historiens. Ceci afin d'instruire rigoureusement son dossier et ses lecteurs.

C'est un livre qui porte d'abord son attention sur l'histoire du judaïsme alsacien. Car la famille s'y est installée au tout début du XX^{ème} siècle. On lira le détail de cette immigration dans le premier chapitre du livre. L'auteure a opté pour la chronologie. Les Juifs d'Alsace sont très attachés à la République. La raison en est claire : La Révolution

française les a émancipés en 1791, leur donnant, pour la première fois en Europe, une citoyenneté de plein droit et de plein exercice. Les Juifs qui arrivent d'Europe centrale et orientale, découvrent l'égalité devant la loi. Les grands-parents d'Anne Wachsmann viennent d'Allemagne et de Pologne. On pense au magnifique livre d'Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, en lisant celui d'Anne Wachsmann. Son influence y est d'ailleurs concédée et même louée. Le premier est le fruit d'une recherche universitaire, le second témoigne d'une pratique de la discipline historique non moins intense, bien qu'amateur. Avec toute la positivité que porte ce terme.

Qui sont les grands-parents ici ? Nous allons faire leur connaissance au fil des pages et avec plusieurs aspects de la réalité administrative qui dicte l'existence des Juifs pendant l'Occupation. Eux ont échappé aux arrestations. Cependant leur mode de vie a été affecté par la politique collaborationniste de Vichy.

Les personnages de ce récit familial résidaient tous à Strasbourg. La capitale de l'Alsace a été rendue à la France en 1918. L'histoire qui nous est exposée dans ces pages commence en 1939. Toutefois, il fallait au préalable retracer le parcours des grands-parents et décrire leur installation en Alsace. Sans noyer ses protagonistes dans une généralisation pseudo scientifique, Anne Wachsmann éclaire leur situation à la lumière de lectures scrupuleusement interrogées. Pour sortir du cercle strictement familial, il lui faut articuler cette micro histoire à celle des Juifs venus chercher en France l'égalité qui leur sera ôtée, ce dont il est question dans les chapitres suivants. Outre l'attachement que suscite cette famille auprès du lecteur, l'ouvrage est l'occasion de connaître d'autres livres, d'autres démarches, concernant la même séquence historique mais pas seulement. Anne Wachsmann ne se contente pas de placer une bibliographie en fin de volume, elle commente ses lectures et rend hommage aux historiens, historiennes, sans chercher à les concurrencer.

Les grands-parents Wachsmann ont pour nom Leopold et Liselotte. Après ces présentations formelles, Leopold devient Poldi. Et nous entrons dans l'intimité de la famille dont nous lisons des cartes postales qui, comme toutes les cartes postales, témoignent et de déplacements et de sentiments. Poldi est né en Pologne, à Auschwitz. Il est étonnant que cet homme qui échappe au funeste sort des Juifs soit né à l'endroit même où les autres périrent assassinés. Fils d'un commerçant, il deviendra avocat à Strasbourg. En septembre 1939, quand la France entre en guerre, Strasbourg, et toute l'Alsace, subit un traumatisme. Mais ce sera pire en juillet 1940 lorsqu'elle sera annexée par l'Allemagne. Ce qu'il se passe pour les Alsaciens en septembre 1939, le reste

des Français le connaîtra en juin 1940 lors de la débâcle. L'exode jette sur les routes des millions de Français paniqués. L'évacuation des Alsaciens et Lorrains sur ordre daté du 1er septembre 1939 est moins connue. C'est le sort des Wachsmann et de leur fils Jean-Paul. Ayant quitté Strasbourg, ils vont séjourner confortablement à Nérès-les-Bains dans l'Allier. Ce n'est pas loin de Vichy... Adolphe, le beau-père de Poldi, a été prévoyant, il a loué une villa dès le printemps 1939. L'a-t-il louée parce qu'il a pressenti l'évacuation de Strasbourg ? Ou par hasard ? L'ordre d'évacuation totale prévoit une répartition des Alsaciens sur le territoire français. Les Strasbourgeois sont affectés à la Dordogne. Alors l'exil des Wachsmann à Nérès-les-Bains, dans l'Allier, est étonnant, là encore. L'histoire de la famille a pu être reconstituée grâce à ce trésor constitué de 106 cartes postales trouvées par Anne Wachsmann. Elles apparaissent dans l'ouvrage avec des photos et d'autres documents. Mais c'est cette correspondance douce et laconique qui est la source primaire de son livre. À laquelle s'ajoute, on l'a dit, une étude fouillée de la Seconde guerre mondiale.

En raison de leur accent, les Alsaciens sont associés à l'ennemi, on les appelle « les boches ». Bref, si leur transplantation dans d'autres régions du pays est organisée et leur offre un habitat, l'accueil qui leur est fait par la population locale n'est pas toujours bien aimable. L'arrivée des Alsaciens peut être vécue douloureusement.

Les 106 cartes postales trouvées par Anne Wachsmann l'ont poussée à l'étude d'une quantité d'archives pour suivre l'existence de sa famille du début à la fin de la guerre. Ainsi, elle nous présente une carte d'identité ; celle de Poldi. Délivrée par la préfecture de l'Allier, le 13 novembre 1939, elle indique le lieu de résidence. Mais aussi le teint et la forme du visage. Dans des documents administratifs ultérieurs on prendra soin de mentionner aussi la forme du nez puis y figurera le tampon « juif ». L'attention portée aux documents administratifs contraste avec la gentillesse des cartes postales. La plupart ont au recto des dessins de poulbots, des chats, des chiens fripons. Cette correspondance enfantine permet au petit Jean-Paul

de rester en contact avec son père. Poldi a quitté la villa de Nérès-les-Bains pour aller chercher du travail à Marseille. Les choses se corsent. Car il est interdit aux avocats d'exercer leur métier. Le grand-père d'Anne Wachsmann va alors réussir à se faire engager comme inspecteur à la Fiduciaire de France de Marseille à l'été 1940. Wachsmann devient Willemain. D'autres membres de la famille entrent en scène dans les années qui suivent. Jusqu'au retour à Strasbourg en 1945.

Anne Wachsmann
Ces excellents Français. Une famille juive sous l'Occupation,
 Préface de Jean-Louis Debré
 La Nuée Bleue, Éditions du Quotidien, 8 octobre 2020.

Avec le soutien de la Fondation La Poste

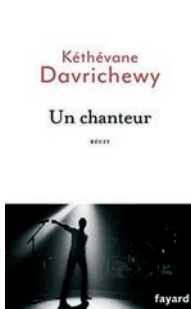


Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits

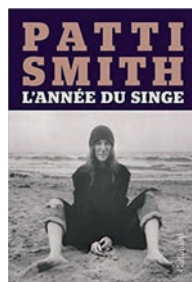
Dernières parutions



Kéthévane Davrichewy, *Un chanteur*. Quand Kéthévane Davrichewy fait la connaissance d'Alex Beaupain début 1998 par l'intermédiaire de Christophe Honoré, elle le trouve assez antipathique. Le jeune homme de vingt-quatre ans rêve de devenir chanteur mais n'ose pas encore dévoiler ses compositions. Sa compagne Aude, rencontrée au lycée de Besançon, croit fermement en son destin artistique. L'écrivaine, qui a toujours été fascinée par les chansons, par ces capsules d'émotions vives nées de mots mis en musique, nourrit une véritable passion pour les chanteurs. Elle

déroule ici la trajectoire d'Alex Beaupain et une amitié de vingt ans. « Faire le portrait d'un ami est à la fois une déclaration d'amitié, un exercice d'admiration, mais apporte une sensation diffuse de trahison. Il faut s'autoriser à donner sa version des faits, accepter que celle-ci se heurte à celle des autres acteurs des événements. » Suivre le chanteur, de ses balbutiements au succès, la ramène à son propre parcours de romancière et à celui des auteurs et cinéastes Christophe Honoré et Diastème. Ces quatre-là ont des affinités profondes, sont très soudés, se soutiennent, s'admirent mutuellement, collaborent et évoluent ensemble. « Nous partageons un besoin pressant de créer et un désir urgent de rendre nos vies plus intenses. Courir vite pour ne pas voir le temps s'enfuir. Un rêve d'éternité. » La mort prématurée d'Aude à vingt-six ans en novembre 2000, la rapproche davantage d'Alex. Ils parlent beaucoup, ont les mêmes références musicales, évoquent leur enfance, leur mélancolie. « Je me dis que nous avons en commun cette aspiration envahissante à vivre des choses qu'on croyait pourtant inaccessibles. Cette impression de rater notre vie avant même de l'avoir vécue. » Le drame du chanteur inspire le film musical de Christophe Honoré *Les Chansons d'amour* (2007), conçu à partir de son premier album *Garçon d'honneur* (2005). Au fil des années chacun creuse son sillon, Kéthévane Davrichewy publie son premier roman *Tout ira bien* (2004), Christophe Honoré voit ses films projetés au festival de Cannes et Alex Beaupain acquiert une véritable reconnaissance avec son troisième album *Pourquoi battait mon cœur* (2011). L'auteure a ponctué son livre de nombreux textes de son ami qui la touchent particulièrement, comme pour mieux donner à voir le « rôle essentiel des chansons dans nos constructions intimes. » Éd. Fayard, 144 p., 20 €. Élisabeth Miso

Patti Smith, *L'Année du singe*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Nicolas Richard. Jour de l'An 2016. Patti Smith est seule dans une chambre du Dream Motel à Santa Cruz. Après une série de concerts à San Francisco, elle devait passer quelques jours au bord de l'océan avec son ami le producteur de musique Sandy Pearlman, mais ce dernier est tombé dans le coma. Ainsi débute le nouveau livre de l'icône du rock, sorte de journal ou de carnet de voyages et de méditations, où elle brouille comme à son habitude les frontières entre réalité et imaginaire, entre passé et présent, donnant la part belle à la puissance poétique



des rêves. À soixante-dix ans, son énergie et sa curiosité sont intactes. On la suit en Californie, en Arizona, au Kentucky, au Portugal, dans son appartement de Greenwich Village ou dans son bungalow de Rockaway Beach. On l'écoute dialoguer avec une enseigne lumineuse d'hôtel dotée de parole, avec ses chers disparus, son mari, sa mère, son père, son frère Todd et avec les écrivains qui la transportent comme Roberto Bolaño, Marc Aurèle, Allen Ginsberg, Walt Whitman. Des livres et toujours des livres, la lecture lui est indispensable. Elle décrit

la bibliothèque personnelle de Fernando Pessoa à Lisbonne ou se revoit enfant parcourir à pied les kilomètres qui la séparaient de la bibliothèque. Cette année du Singe est assombrie par l'inquiétante ascension de Donald Trump et par l'idée intolérable de perdre deux de ses plus vieux complices, Sandy Pearlman donc et l'écrivain Sam Shepard diminué par la maladie de Charcot.

« Je n'ai pas posé de questions sur le sort de Sandy. Ni de Sam. Ces choses sont interdites lorsqu'on implore les anges par la prière. Je le sais très bien, on ne peut pas demander une vie, ou deux vies. On ne peut légitimement qu'espérer une plus grande force dans le cœur de chaque homme. » Elle rend visite au dramaturge et l'aide à apporter les ultimes modifications à son dernier ouvrage, se dit « éblouie par le panache de son écriture », savoure la profondeur, la richesse et la tendresse de leur longue connivence. Sandy s'éteint le 26 juillet, les jours de Sam sont comptés (il décédera le 27 juillet 2017), mais Patti Smith ne désespère pas, convaincue que la vie, l'esprit et l'art lui réserveront encore bien des moments lumineux. Éd. Gallimard, 192 p., 18 €. Élisabeth Miso



Vivian Gornick, *Inépuisables*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Laetitia Devaux. « Entre ce que nous connaissons de nous et ce que nous n'avons aucun espoir de jamais comprendre, il y a un champ de bataille débordant d'émotions où des écrivains exceptionnels déversent tout l'art dont ils sont capables. » Avec *Inépuisables*, Vivian Gornick qui lit « toujours pour sentir le pouvoir de la vie avec un V majuscule », convoque les écrivains incontournables qui l'accompagnent depuis des décennies et qui lui ont révélé quel sens donner à son passage sur Terre. Lire et relire les textes qui l'ont

profondément marquée, est un voyage intérieur sans cesse renouvelé. Avec l'âge et l'expérience, notre perception des choses se modifie et s'aiguise ; plusieurs lectures sont souvent nécessaires pour comprendre toute l'étendue des idées développées dans une œuvre. Au contact de D.H. Lawrence, de Colette, de Marguerite Duras, d'Elizabeth Bowen, de Natalia Ginzburg ou de Thomas Hardy, Vivian Gornick a pu mettre des mots sur ses propres tourments, ses doutes, ses frustrations, a pu vérifier que la passion amoureuse et « Que l'extase sexuelle ne nous délivre pas de nous-mêmes, mais qu'il faut avoir une construction solide pour savoir quoi en faire, au cas où nous en fassions l'expérience. » À la lumière de ces textes fondateurs, elle se penche sur sa relation complexe avec sa mère, sur ses histoires sentimentales, sur sa vocation d'écrivain. L'auteure d'*Attache-ment féroce* se souvient de sa volonté de s'affranchir des conventions bourgeoises, du statut de femme mariée qui lui donnait l'impression d'être « comme enterrée vivante », du journalisme engagé qui la guidait dans tous ses articles pour le *Village Voice* dans les années 1970 et de sa participation majeure aux mouvements d'émancipation féminine aux États-Unis. Éd. Rivages, 224 p., 20 €. Élisabeth Miso

Romans



Blandine Pluchet, *L'Univers sous mes pieds*. Les temps modernes ont changé nos manières de vivre. Quand autrefois, nous avions le nez vers le ciel, aujourd'hui nous ne regardons plus que vers le bas les yeux rivés à nos téléphones portables, et nous semblons oublier l'essentiel. Voilà ce que nous dit cette jeune astrophysicienne, écrivaine qui nous livre ici le récit de ses marches effectuées dans la nature, de jour comme de nuit, et se souvient de sensations, de souvenirs d'enfance en pleine nature, de rêves qui cherchaient à rejoindre les as-

tres, et de nuits à la belle étoile pour se lever avec le soleil et aller marcher dès l'aube. Ode à la vie, à l'espace, à la lenteur. *Faire un bout de chemin dans la nature au plus près d'un auteur*, c'est d'ailleurs, le bel objet de cette collection qui s'appelle *Marcher avec* et s'adresse aux marcheurs, aux flâneurs responsables et éveillés en compagnie de personnalités de la littérature, de l'écologie, du sport... « La lenteur de la marche rend mes perceptions de l'environnement plus fines et il devient plus vaste. Comme si le monde traversé à grande vitesse n'avait qu'une seule dimension, celle où on avance frénétiquement, sans poser ses idées, sans s'attarder sur les détails, alors que la lenteur rend à l'espace ses diverses dimensions ». L'auteure nous invite à l'observation de ce qui nous entoure, à la conscience des liens qui existent entre le vivant et l'Univers, son histoire et celle de la vie sur terre, nous fait part de ses sensations, de ses émotions, de sa quête de la solitude, indispensable, qui la relie à elle-même, et en même temps n'enlève rien à une part de souffrance, puisqu'elle éloigne des autres. Elle égrène ainsi tel un Journal, les années, les saisons, les lunes, les ciels roses ou sombres, clairs ou glacés, les étoiles, les souvenirs puisés loin, depuis l'enfance, l'adolescence, et interroge le monde : de quelle histoire sommes-nous faits, sommes-nous porteurs de par nos atomes ? Éd. Salamandre, 150 p., 19 €. [Corinne Amar](#)



Karl Ove Knausgaard, *Fin de combat*.

Traduit du norvégien par Christine Berlioz, Jean-Baptiste Coursaud, Marie-Pierre Fiquet et Laila Flink Thullesen. Il faut avoir un peu de temps pour soi, être dans un paysage que l'on aime particulièrement, imaginer des fjords norvégiens, un héros norvégien, une écriture puissamment littéraire, et se laisser subjugué par les 1405 pages de *Fin de combat*, de Karl Ove Knausgaard, tome 6 et dernier de sa vaste entreprise autobiographique.

« (...) Il faut savoir bien regarder. Il faut savoir bien regarder. Il aurait pu dire que les petites choses sont importantes; il ne l'avait pas dit. Il aurait pu dire que l'amour du prochain est primordial ; il ne l'avait pas dit. Il n'avait pas dit non plus ce qu'il fallait regarder ; il avait dit seulement qu'il fallait bien regarder (...) » Avec *Fin de combat*, l'auteur achève son œuvre autobiographique, ultime combat de celui qui termine son récit de mise à nu absolue de l'homme et de l'écriture par cette phrase énigmatique : « Je ne suis plus un écrivain. » Tout le roman raconte comment il devient un auteur, comment il écrit – il écrit exactement ce qu'il pense, allant jusqu'au bout du récit de lui-même, acceptant tout ce qui vient, sans juger, sans contester, révélant tout, jusqu'à la disparition même de celui qui révèle. Il nous raconte son quotidien partagé et parfois difficilement conciliable entre l'écriture et l'éducation de ses trois enfants en bas âge, l'entreprise des tomes précédents, l'imminente publication, jusqu'à ce que son oncle qui a reçu et lu les épreuves, lui dise être opposé à la publication du premier tome. « C'est dans ce but, devenir riche, que, moi, j'avais exposé ma propre famille sur la place publique. Publier un tel livre était résolument inacceptable. » Si le premier tome, *La mort d'un père*, revenait sur les relations difficiles avec le père, *Fin de combat* est ainsi l'occasion pour le narrateur d'un retour sur lui-même et sur le projet autobiographique de plusieurs milliers de pages dans son ensemble. Une prodigieuse entreprise littéraire. Les autres tomes, tous distincts les uns des autres, ont paru en Folio. Le prix Médicis de l'Essai étranger 2020 a été décerné à Karl Ove Knausgaard pour *Fin de combat*. Éd. Denoël, 1408 p., 32 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Prix Clara - 14^e édition

La remise virtuelle du prix a eu lieu le 16 novembre 2020

Même s'il n'y a malheureusement pas eu de cérémonie à Paris cette année, le prix a bien été remis aux sept nouveaux-elles lauréat-e-s :

Camille Chéron • Maéline Crépin-Calarnou •
Lola Gomes, • Rose Grivaz • Lily Poinat •
Lorelei Richard • Paul Thiollet.

La remise du prix s'est effectuée sur Zoom dans une ambiance chaleureuse.

« Écrire a toujours été pour moi une manière d'interagir avec le monde. Grâce aux mots, je transmets mes sentiments, mes peurs, mais aussi mon univers ».

Sept jeunes auteurs entre douze et dix-sept ans ont pris la plume pour écrire une nouvelle qui leur ressemble. Ils vous emmènent dans les tranchées un soir de Noël, ou dans l'Angleterre victorienne, vous font découvrir des sociétés futuristes, vous accompagnent dans la fin de l'enfance, ou dans les pas d'une aveugle, vous plongent dans la guerre, encore. Ils nous dérangent, nous bouleversent, nous interrogent, nous remuent.

Le prix est fondé en 2006 par les Éditions Héloïse d'Ormesson en mémoire de Clara, décédée subitement à l'âge de 13 ans des suites d'une malformation cardiaque. Ce concours d'écriture laisse libre cours à l'imagination des jeunes, aucun thème n'est imposé. Chaque année, des centaines d'adolescents de moins de 18 ans envoient leurs nouvelles dans l'espoir d'être sélectionnés et de pouvoir être publiés. En 2019, les Éditions Fleurus s'associent aux éditions Héloïse d'Ormesson pour organiser le prix et publier le recueil des nouvelles gagnantes.

Les bénéfices engendrés par la vente du recueil de nouvelles sont reversés à l'Association pour la Recherche en Cardiologie du Fœtus à l'Adulte (ARCFA) de l'Hôpital Necker-Enfants malades.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-clara-2020-comment-participer>
<https://www.fleuruseditions.com/prix-clara-2020>



Prix Vendredi - 4^e édition

Remise virtuelle du prix le 1^{er} décembre 2020

Les délibérations se tiendront le lundi 30 novembre et l'enregistrement d'une vidéo de la remise du Prix sera diffusée le 1^{er} décembre.

Pour cette nouvelle édition, 38 maisons d'édition avaient proposé un titre de leur choix au jury du Prix Vendredi, composé de Philippe-Jean Catinchi (*Le Monde*), Françoise Dargent (*Le Figaro*), Catherine Fruchon-Toussaint (*RFI*), Michel Abescat (*Télérama*), Raphaële Botte (*Mon Quotidien ; Lire*), Marie Desplechin (journaliste et auteure) et Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire).

L'objectif de ce Prix, nommé « Prix Vendredi », en référence à Michel Tournier, est de mettre en valeur la richesse et la créativité de la littérature jeunesse française contemporaine.

Historique, romantique, dramatique, haletant, aventurier...

LE JURY



Sélection des 10 titres en lice pour le prix Vendredi 2020 :

Âge Tendre, Clémentine Beauvais, Sarbacane

Alma, le vent se lève, Timothée de Fombelle, Gallimard Jeunesse

Et le désert disparaîtra, Marie Pavlenko, Flammarion

L'Attrape-Malheur - Entre la meule et les couteaux, Fabrice Hadjadj, La Joie de lire

L'âge des possibles, Marie Chartres, l'École des loisirs

Les derniers des branleurs, Vincent Mondiot, Actes Sud Junior

Sans armure, Cathy Ytak, Talents Hauts

Soleil glacé, Séverine Vidal, Robert Laffont

Tenir debout dans la nuit, Eric Pessan, l'École des loisirs

Touche-moi, Susie Morgenstern, Thierry Magnier

<https://www.prixvendredi.fr/>



Concours d'écriture

« Les Correspondances Théâtrales 2020-2021 » ou
« Que sont-ils devenus ? » - Concours d'écriture
De septembre 2020 à janvier 2021
La Scala, Paris



« Les Correspondances Théâtrales 2020-2021 » ou « Que sont-ils devenus ? » est un concours d'écriture lancé par La Scala Paris. Il réunit l'art de la correspondance à celui du théâtre. Le concours est ouvert à tous les publics autour d'une œuvre représentée à La Scala Paris, cette année, *Une Histoire d'amour*, d'Alexis Michalik. Il propose deux chemins d'écriture, seul-e ou à deux :

- une correspondance imaginée entre deux ou trois personnages de la pièce,
- ou une correspondance sur le spectacle lui-même en trois lettres échangées entre un.e spectateur.trice et une tierce personne.

La première lettre est un compte-rendu du spectacle, la seconde est la réponse de la tierce personne à ce compte-rendu, la troisième est le retour du ou de la spectatrice.

Inscriptions dès la reprise d'*Une Histoire d'amour*, le 11 septembre 2020 à l'adresse dévolue : correspondancetheatrales@lascala-paris.com

Finale à La Scala Paris lors de « La Semaine des Correspondances théâtrales » qui aura lieu en janvier 2021.

Entre la finale et l'annonce des lauréats, une journée de colloque-atelier autour du thème : « Dire l'amour au théâtre ».

<https://lascala-paris.com/correspondances-theatrales/>

Documentaires

Qui veut brûler le Père Noël ? (52') **Un film d'Axel Clevenot et Julien Boustani** **Le lundi 14 décembre - France 3**



RÉSUMÉ

Le Père Noël est un personnage incontournable de notre culture populaire aux origines mécon-
 nues. Figure profane de l'anti-
 quité, il s'est transformé au fil des
 siècles, façonné par nos croyances,
 nos idéaux et nos peurs. Il occupe
 aujourd'hui une place centrale au
 cœur d'une fête au départ religieu-
 se. Pour autant, il n'a pas toujours
 été un personnage adulé, une per-

sonnalité bienfaitrice. À Dijon, en 1951 une effigie du Père Noël est brûlée en place publi-
 que, défrayant la chronique et marquant le rejet de cette figure devenue controversée.

Quelles oppositions cette icône d'une société bourgeoise et consumériste a-t-elle enregistré
 dans son histoire ? Le Père Noël, en personne, nous raconte sa surprenante histoire deve-
 nue mondiale, jalonnée de découvertes, d'incroyables péripéties et d'enjeux idéologiques,
 sociaux, politiques et religieux.

En partant sur les traces du Père Noël, nous entamons un voyage dans le temps et l'es-
 pace, à l'aide d'une riche iconographie, allant jusqu'à questionner nos croyances et nos
 traditions.

« Le père Noël s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer »

Claude Levi Strauss, Anthropologue

Scénario Axel Clevenot, réalisation Axel Clevenot et Julien Boustani
 Image Christophe Neuville, Jérôme Huguenin, Benoit Party, Eric Ellena
 Création graphique et animation Julien Boustani, montage Benoit Poncelin
 musique Nicolas de Ferran, narration Jean-Christophe Quenon
 Design sonore et mixage Mathieu Cochin, Etalonnage Olivier Cohen
 production Eric Ellena, Ian Ayres, Catherine Siméon

Une production French Connection Films – France Télévision
 avec la participation de Mediawan Thematics (Toute l'Histoire),
 de ICI RDI, du CNC, de la Procirep et de l'ANGO et de la Fondation La Poste

Le film sera diffusé d'abord sur France 3 le lundi 14 décembre prochain au soir puis ensuite
 sur la chaîne Toute l'Histoire durant la période de Noël sur plusieurs jours et à différents
 horaires. Il y aura de nombreuses rediffusions de 2021 à 2023.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/qui-veut-bruler-le-pere-noel-film-52>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Novembre - décembre 2020

La France pleure De Gaulle. Lettres de condoléances pour la mort de Charles de Gaulle, Éditions La Nuée Bleue, éditions du Quotidien. Par Frédérique Neau-Dufour et Stéphane Louis



Au lendemain du 9 novembre 1970, des dizaines de milliers de lettres ont été envoyées à Yvonne de Gaulle. À travers ces sources inédites, c'est l'image d'une certaine France qui apparaît : émouvante, puissante, populaire, reconnaissante. La mort du Général a été un choc pour tous les Français. Confrontés à un traumatisme dont ils ressentent la dimension nationale, beaucoup d'entre eux ont exprimé par écrit leurs sentiments à sa veuve. Dès le lendemain du 9 novembre, des dizaines de sacs postaux arrivent chaque jour à Colombey et à Paris. Dessins d'enfants, œuvres d'art, composition musicale, poèmes, images pieuses, calligraphie, rédaction classique : que disent ces milliers de lettres ? Elles constituent une source documentaire originale et inédite, profondément émouvante. Directement ou indirectement, par une allusion ou par des paragraphes entiers, elles dressent par petites touches le portrait d'un peuple. C'est l'image d'une certaine France qui apparaît, une France vue par les Français, celle d'une histoire, d'un lien avec le grand homme énoncé sans l'intermédiaire des médias. Le livre fait une large part à l'iconographie. Seule celle-ci peut rendre compte de la diversité et de l'inventivité des formes utilisées par rédacteurs : dessins d'enfants, œuvres d'art, composition musicale, poèmes, images pieuses, calligraphie, rédaction classique.... Frédérique Neau-Dufour, agrégée et docteure en histoire, a publié plusieurs livres sur Charles de Gaulle dont en juin 2020 *De Gaulle aime l'Est* à La Nuée Bleue. Elle a été directrice de La Boisserie, commissaire d'exposition du Mémorial Charles-de-Gaulle à Colombey et directrice du CERD (ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof). Stéphane Louis, photographe indépendant, lauréat de plusieurs prix, alterne travaux personnels et commandes, pour la presse notamment. Il s'est plus particulièrement intéressé aux ruines, aux forêts et travaille sur les traces laissées dans le paysage. Il a publié plusieurs ouvrages, dont, avec Hervé Lévy, *Balades pour se perdre - Vosges* (coédition La Nuée Bleue/ Magazine Poly) et a signé le reportage photographique du livre *De Gaulle aime l'Est* de Frédérique Neau-Dufour (La Nuée Bleue).

De la carte à Dada. Photomontages dans l'art postal international (1895-1925) par Carole Boulbès, Éditions du Sandre - 2 décembre



Une analyse de 400 cartes postales ayant recours au photomontage en Europe, aux États-Unis, en Russie et au Japon ainsi que de leur incursion dans la culture populaire. Puisant leurs formes dans la mythologie, la caricature, la photographie et le cinéma, elles sont utilisées comme outils de propagande ou d'expressions fantaisistes. L'auteure examine leur place dans l'histoire de l'art.

Cet ouvrage analyse près de 400 cartes postales qui témoignent de la circulation du photomontage en Europe, aux USA, en Russie et au Japon et de sa pénétration dans la culture populaire. Outils de propagande ou expressions fantaisistes, ces cartes puisent leurs formes dans la mythologie, les illustrations, la caricature, tout autant que dans la photographie et le cinéma des origines.

La technique du photomontage était utilisée pour valoriser les « cartes-vues » de paysage tout autant que pour renouveler les « cartes fantaisie ». Souvent, ces « caprices visuels » sentimentaux, analogiques, hyperboliques, aux effets visuels chaotiques, étaient inventés par des artistes imprimeurs anonymes. Leur diffusion massive – plusieurs millions d'exemplaires parfois – nécessita le perfectionnement des techniques de reproduction photographique ainsi qu'un règlement international des postes.

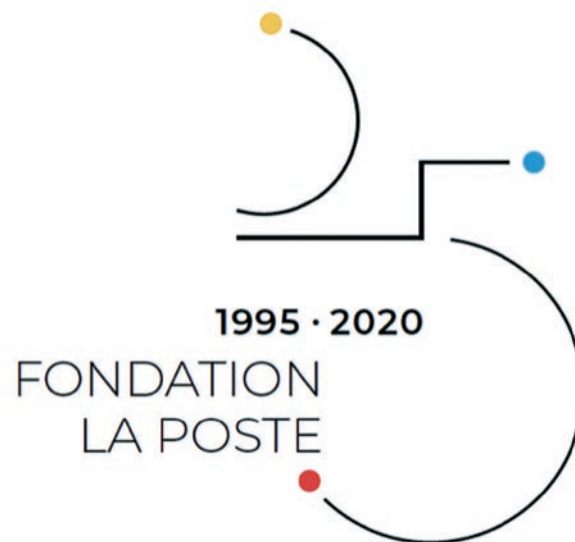
L'auteure interroge la place de la carte postale dans l'histoire de l'art : au vu de ce foisonnement, comment se peut-il que les dadaïstes aient revendiqué l'invention du photomontage ? que Walter Benjamin n'évoque guère ces images miniatures tandis que les surréalistes se passionnaient pour les cartes fantaisie ? que Paul Éluard les considérait comme la « petite monnaie de l'art » pour distraire les exploités ?

Entre histoire de l'art et études culturelles, cette recherche donne ses lettres de noblesse à la carte postale, considérée comme un art mineur au regard des historiens de l'art. Un bel ouvrage en couleurs, richement documenté, rassemblant quelque 400 cartes postales étonnantes.

<http://editionsdusandre.com/>

2020

**La Fondation d'entreprise La Poste
a fêté ses 25 ans !**



<https://www.fondationlaposte.org/projet/evenement-du-29-octobre-2020-pour-les-25-ans-de-la-fondation-la-poste>

Lire, écrire, partager

Cahier des 25 ans de la Fondation La Poste réalisé
pour la date anniversaire

**Préface de Philippe Wahl, Président du Groupe La Poste et de la
Fondation d'entreprise La Poste.**

SOMMAIRE DU CAHIER DES 25 ANS

- 1• CORRESPONDRE ET FAIRE CORRESPONDRE
- 2• LIRE ET FAIRE ÉCRIRE
TRANSMETTRE
ROMPRE LES SOLITUDES SOCIALES ET ARTISTIQUES
- 3• RECONNAÎTRE ET FAIRE CONNAÎTRE
RÉCOMPENSER
ÉCRIRE : DE SOI VERS L'AUTRE

Introduction de l'équipe de la Fondation La Poste :



Parmi toutes les actions soutenues par la Fondation La Poste depuis vingt-cinq ans, le dénominateur commun est le partage de l'écrit et de la lecture : ateliers d'écriture, festivals et prix littéraires, projets éducatifs ou créations de revues et recueils visent tous à éduquer ou cultiver, à lutter contre l'illettrisme ou créer des correspondances entre les hommes et les femmes, à combattre le décrochage scolaire ou défendre la littérature, à réduire la fracture numérique ou favoriser la rencontre, à s'insérer ou se réinsérer dans la société. En réunissant écrivains et lecteurs – de tout milieu, tout âge et toutes origines –, de nombreuses associations, chaque jour dans notre pays, permettent également à des milliers d'hommes et de femmes d'apprendre, par le langage parlé, lu et écrit, les valeurs d'humanité, de liberté, de fraternité et de tolérance.

Par la promotion de la lecture et de l'écriture, les programmeurs, professeurs, bibliothécaires, éducateurs, animateurs, postiers ou membres de prix littéraires facilitent l'accès à la langue française, rendent la culture abordable, (re)créent du lien, rompent les solitudes sociales et artistiques et nous donnent du plaisir aussi. Car qui a le plaisir de lire et d'écrire voudra à son tour le partager.

Ce cahier, à l'occasion des vingt-cinq ans de la Fondation d'entreprise La Poste, donne la parole à celles et ceux qui correspondent ou font correspondre, écrivent et font lire, lisent et nous font écrire, transmettent leur passion ou font connaître de nouvelles voix. Chacune de ces personnes est animée par l'envie de partager son goût pour l'écriture et la lecture dans un territoire bien défini afin que nous puissions mieux nous écouter, nous comprendre, nous entendre et vivre ensemble.

Parce que l'écriture et la lecture sont au cœur des actions soutenues ces vingt-cinq dernières années, ce cahier propose des citations extraites d'entretiens parus dans FloriLettres – revue littéraire en ligne de la Fondation créée en 2002 et consacrée à l'écriture épistolaire, biographique et autobiographique. Et parce que sans auteur, il n'y aurait pas de lectures, ce cahier fait également entendre la voix de ceux qui écrivent et qui, par les distinctions reçues, peuvent aller à la rencontre de nouveaux lecteurs.

Lire et écrire sont plus que des verbes d'action. Ce sont surtout deux actions fondamentales qui aident à prendre part. Et c'est bien de ce partage-là qu'il est question depuis vingt-cinq ans et dans les différents témoignages de ce cahier.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter

www.fondationlaposte.org